

ment par un superlatif. S'il se tait, c'est qu'on a vraiment affaire à un imbécile. En général, ceux qu'il préfère sont des gens simples, très proches de la nature dont ils portent en quelque sorte l'empreinte. C'est ainsi qu'il parle de son guide de chasse «qui sait distinguer une grue d'une oie simplement au bruit d'ailes», de son chum Marier, «un champion mondial à la pêche à la mouche», ou de l'éleveur de chiens d'à côté «qui peut juger à l'oeil une bête sevrée trop jeune».

Il a aussi une admiration sans borne pour Maurice Richard avec qui il a joué au hockey à la patinoire du parc Lafontaine quand il était petit. Dans une espèce de fête où la presse sportive avait été convoquée, Riopelle a reçu le Rocket chez lui il y a un an et demi. Lui a offert une oeuvre—une porte peinte de sa main—devant un peloton armé de caméras. Combien ça vaut? demandaient les journalistes. Quand on lui parle d'argent, Riopelle prend une mine dégoûtée.

Même chose quand on veut s'entretenir avec lui de peinture. Pourtant on sait, parce qu'il l'a déjà mentionné dans de rares discussions avec des amis, qu'il a une affection toute particulière pour Matisse; qu'il tient *La Nuit du 14 juillet* de Van Gogh comme une des grandes oeuvres de l'humanité et qu'il pourrait rester des heures à contempler les *Nymphéas* de Monet. Mais il répugne aux discussions intellectuelles et laisse dire ceux qui prétendent qu'il n'a jamais ouvert un livre de sa vie.

Le texte le plus fantastique jamais écrit sur l'art, confiait-il dans une entrevue radiophonique datant de 1987, est celui d'Antonin Artaud, «Van Gogh le suicidé de la société». Par un de ces détours inexplicables, ce que dit Artaud dans ces pages éminemment poétiques s'applique fort bien à Riopelle. Notamment ce passage sur la façon du Hollandais d'interpréter la nature qu'il a «comme retranspirée et fait suer, qu'il a fait gicler en faisceaux sur ses toiles, en gerbes comme monumentales de couleurs...»

Riopelle a connu Artaud dans le cercle surréaliste dominé par le poète André Breton (qui avait salué la peinture du Canadien comme «l'art d'un trappeur supérieur»). Ils n'étaient pas

tellement liés («Artaud était difficile») mais le peintre éprouvait une affection presque fraternelle pour cet illuminé génial qui, entre deux séjours à l'asile, venait semer la pagaille dans les rangs de l'avant-garde parisienne. «Je l'ai toujours défendu.»

Il est évident qu'en quittant Montréal pour Paris, Riopelle est allé à la rencontre de son siècle. Seul. Il aurait pu, comme bien d'autres, passer le reste de ses jours dans l'antichambre de la renommée... Mais la chance lui sourit en 1952 lorsque l'éminent critique d'art Georges Duthuit s'éprend de ses toiles. À peu près au même moment, le marchand d'art Pierre Loeb achète presque toute sa production, mettant fin, pour le peintre et sa famille, à une situation financière extrêmement gênante. Finalement, un ami lui offre un atelier, ce qui lui permettra de produire les grands formats désormais caractéristiques de son oeuvre.

«Mes amis sont toujours passés la nuit», dit-il encore pour évoquer ses années parisiennes. Si Riopelle ne se plaint jamais de ses revers de fortune, il laisse percer une pointe d'amertume quand il songe à tous les copains aujourd'hui disparus. Le dernier, Beckett, est mort il y a deux ans dans une clinique. «On ne peut plus aller nulle part. On pense qu'ils vont être là. Puis on s'aperçoit qu'il n'y a plus personne...» Reste le travail. Et parfois, le temps d'un éclair, la reconnaissance d'un public capricieux. Mais il ne faut pas s'y tromper, Riopelle, que l'on célèbre tous les 10 ans (la grande rétrospective au Centre Pompidou à Paris a eu lieu à l'automne 1981), demeure un exilé au coeur même de la renommée.

«Nous sommes des enragés», disait Matisse pour décrire l'obsession qui habite le peintre. Pour Riopelle, «peindre est une maladie», l'acte de créer, une transe. Mais il y a aussi la souffrance, l'isolement et l'entêtement: le prodigieux entêtement d'un esprit libre que rien ni personne n'est parvenu à endiguer. ☉

*Hélène de Billy est rédactrice associée pour la revue enRoute. Elle a mérité un prix de la Fondation nationale des prix du magazine canadien pour un portrait de Denys Arcand publié dans nos pages en mars 1990*